

Depuis Lemièrre jusqu'à Schiller, vingt auteurs ont traité le beau sujet de Guillaume Tell; et, tout récemment, nous avons vu transplanter le libérateur de l'Helvétie à l'Opéra-Comique, aux boulevards et au Vaudeville. Il est peu surprenant qu'un pareil sujet tente à la fois la verve du poète, du mélodramaturge, du chansonnier, en même temps qu'il échauffe, qu'il enflamme le génie du rival, du vainqueur de Mozart et Cimarosa [Cimarosa]. Quel spectacle que celui d'un peuple opprimé, se soulevant au milieu des montagnes et des torrens pour fonder sa liberté sur les débris de la tyrannie! De nos jours, il s'est renouvelé plus d'une fois; nous en avons été, nous en sommes les heureux témoins, et la Grèce compte, parmi ses enfans, des Tell, des Melcthal [Melchtal] et des Furst.

La tragédie de Lemièrre, de rocailleuse mémoire n'a point reparu au Théâtre-Français depuis la retraite de Larive, et probablement on ne l'y reverra plus. C'est celle où l'on compte le plus d'R; elle commence par cet hémistiche:

J'erre en ces rocs affreux...

qui rappelle le premier vers de l'opéra d'*Adrien*.

Aussitôt que *l'aurore aura rongé* les cieux.

Aussi n'est-ce point à Lemièrre que les nouveaux auteurs ont fait les larcins; ils se sont adressés de préférence à Schiller pour lui emprunter une princesse de la maison de Habsbourg, à laquelle l'empereur Albert destituait pour dot les riches cantons de la Suisse.

Cette princesse Mathilde, qui essaie vainement de tempérer la cruauté du gouverneur Gessler [Gesler], est vivement éprise du jeune Arnold Melcthal [Melchtal], l'un des trois conjurés; celui-ci, de son côté, adore la princesse, bien qu'il ne puisse concevoir raisonnablement l'espérance de devenir un jour son époux. Cet amour d'Arnold jette quelque tiédeur sur les efforts de son patriotisme: il hésite, il désespère presque du succès de l'entreprise dont il doit être le bras, quand l'énergique Tell et le sage Walter Furst viennent essayer de ranimer son courage abattu. La funeste passion qui le domine le rend presque sourd aux cris de la partie, lorsqu'enfin les conjurés lui annoncent qu'une nouvelle victime vient de tomber sous le joug du tyran: cette victime, c'est son vieux père... A ces mots, les larmes, le désespoir et la rage s'emparent de l'âme de Melcthal [Melchtal]. Vengeance! vengeance! s'écrie-t-il en fureur. Soudain et successivement accourent les peuples armés des trois cantons; le moment d'agir est arrivé; les ordres sont donnés, les postes distribués; on va frapper: les patriotes suisses seront libres ou mourront.

Guillaume surveille et dirige à la fois l'ensemble et les détails de l'héroïque complot; il est partout même à une fête somptueuse que donne le gouverneur dans les jardins de son château. Gessler [Gesler] ne laisse pas échapper une si belle occasion de se venger d'un homme dont l'audace et l'habileté le fatiguent, l'inquiètent, et qui vient encore de ravir une victime à ses bourreaux. C'est là qu'arrive la fameuse scène historique de la pomme, placée sur la tête du fils de Tell, et qu'il est condamné à

enlever, de cent pas, avec sa flèche meurtrière. Il sort vainqueur de cette épreuve barbare; mais il est toujours entre les mains de Gessler [Gesler], qui le conduit lui-même au travers des flots, pour aller le livrer vivant aux reptiles affamés des sauvages forêts.

On part sur un frêle esquif; au milieu du lac, les bourreaux et la victime, sont surpris par une effroyable tempête: le danger est si grand, si près, qu'il faut recourir à l'expérience, à l'adresse de Guillaume, briser son fer, et à lui livrer la barre du gouvernail. L'habile nautonier saisit un instant favorable, aborde seul sur un rocher escarpé et renvoie au milieu des vagues en fureur la barque qui ne porte plus que le gouverneur et ses complices. Aussitôt, il prend son arc; et *d'un dur lancé d'une main sûre*, il frappe à mort le féroce Gessler [Gesler].

De leur côté, les autres conjurés n'ont pas perdu de temps; ils se sont emparés du château d'Altorf [Altdorf]; ils ont triomphé sur tous les points: la Suisse est délivrée, et partout flotte déjà l'étendard de la liberté.

Reste la princesse et ses amours avec Arnold; elle vient aussi se mêler aux triomphateurs, en disant à son amant:

Des fausses grandeurs détrompée,  
Ton égale, je te revois;  
Et, m'appuyant sur ton épée,  
Jusqu'à la liberté je m'élève avec toi.

Les auteurs du poème sont gens à écouter les conseils d'une critique impartiale et amicale; ils attachent peu d'importance aux paroles d'un opéra dont ils n'ont prétendu faire qu'un *libretto* destiné à recevoir les brillantes et magnifiques inspirations d'un compositeur qu'on peut désormais appeler français: l'un a pris rang parmi les écrivains moralistes les plus spirituels de notre siècle; il a obtenu, mérité d'éclatans succès sur le théâtre illustré par Quinault, sur la scène qui retentira longtemps encore des mâles accens de Corneille; l'autre, dans l'ardeur d'un talent âpre et sévère, a laissé échapper sur nos deux premiers théâtres français quelques étincelles du feu sacré qui l'anime; on ne doit que la vérité à tous les deux.

Disons donc que, parmi les dramatiques combinaisons qui leur appartiennent, il en est une capitale qui manque de vraisemblance et de raison: au troisième acte, celui qui amène la situation principale et décisive du drame, Guillaume arrive, sans nécessité aucune, à la fête donnée par Gessler [Gesler], on dirait qu'il y vient tout exprès pour se voir condamner à être le meurtrier de son fils; il était si facile de motiver sa présence. Qui empêcherait, par exemple, que son audacieuse témérité ne le fît tomber entre les mains des satellites du gouverneur, lui Tell, qui vient de leur ravir un malheureux qu'ils voulaient immoler? Les soldats autrichiens seraient plus dignement employés en allant arrêter le chef des conjurés, qu'à walsen et sauter, avec les jeunes filles suisses, forcées de prendre part à leurs jeux cannibales. Cela serait simple et naturel; il ne faudrait pas retoucher dix vers pour corriger le vice que nous signalons.

Et cette princesse, qui devient républicaine par amour, que fait-elle; à quoi sert-elle? Elle n'est bonne qu'à embarrasser, qu'à encombrer l'action. Il faut la supprimer.

Et ce tyran, qui n'est cruel et féroce dans la pièce que parce qu'il l'est dans l'histoire, est-il donc si difficile de donner au moins quelques prétextes à sa férocité? S'il soupçonnait le complot tramé contre sa personne, contre l'autorité de l'empereur qu'il représente, on concevrait ses désirs, ses besoins de vengeance; mais point; vrai tyran de mélodrame, il tue, il égorge sans pouvoir se rendre compte à lui-même des procédés de tigre auxquels il ne cesse d'avoir recours.

Mais, quoi! s'écrie déjà le compositeur, vous voulez modifier mon tyran et me ravir ma princesse! Pourquoi pas? votre princesse est plus qu'inutile, votre tyran absurde. D'ailleurs, il faut bien vous résigner à sacrifier quelques notes, quelques airs. Nous admirons tout ce qu'il y a de merveilleux dans vos deux premiers actes; nous tressaillons jusque-là de force à se prolonger pendant quatre heures et demie; notre admiration se lasse à mesure que votre génie se fatigue. Si vous voulez que j'admire, au Vatican, les gladiateurs de Canova, cachez-moi, pour que je ne les voie qu'après, le Laocoon, l'Apollon et le Méléagre.

L'air du pêcheur, au premier acte, très bien chanté par Alexis Dupont; l'air: *Oh Mathilde!* de Nourrit; la prière, le trio, au second acte, entre Guillaume, Walter et Arnold, serment inspiré par le superbe tableau de Steube; les morceaux d'ensemble, les chœurs d'une magnificence au-delà de tout éloge, ne suffisent-ils pas pour trois acte, qui seraient le chef-d'œuvre de Rossini, auquel rien ne pourrait être comparé? Il faudrait ainsi renoncer à des passages admirables sans doute, aux duos, aux airs de M<sup>me</sup> Damoreau [Cinti-Damoreau], qui chante avec une pureté de goût inexprimable; mais M<sup>me</sup> Damoreau [Cinti-Damoreau], n'est pas encore tout à fait rétablie; elle est si faible qu'on entend à peine ses paroles: eh puis! la profusion des richesses a aussi ses inconvénients. Répétons-le: elles sont trop longues, les joies musicales qui durent depuis sept heures du soir jusqu'à minuit.

Souhaitons que Rossini retarde de quelques jours son départ pour Bologne, et qu'il nous laisse pur et sans tâche le plus bel ouvrage qu'il ait jamais composé.

Quel chanteur, quel acteur qu'Adolphe Nourrit! Sa voix est enchanteresse, son âme est brûlante; c'est le chanteur de Rossini. Honneur aussi à Dabadie, qui, en se familiarisant avec le rôle de Tell, le jouera et le chantera avec plus d'énergie, avec plus de chaleur, et représentera dignement le héros de la Suisse. Il revient aussi des éloges à M<sup>me</sup> Dabadie et M<sup>me</sup> Mori, qui jouent le fils et la femme de Guillaume.

Quant à la mise scène, due à M. Solomé, elle est digne de l'habile artiste qui a présidé aux répétitions de *la Muette* [*la Muette de Portici*]. On dit d'avance que les décorations de M. Cicéri [Ciceri] sont admirables de vérité; on est loin, quoi qu'on en dise, de les faire ainsi à Naples et à Milan.

Les ballets, où figurent l'élite de nos danseurs, Albert, M<sup>lle</sup> Noblet, Paul, sa sœur, M<sup>lle</sup> Dupuis, etc., sont superflus. Le public n'a excepté que M<sup>lle</sup> Taglioni, nous ne savons si elle danse mieux que les autres; elle danse autrement; et, en toute chose, il nous faut du nouveau, surtout dans les arts futiles et secondaires. Le temps n'est pas éloigné où les pirouettes et les poses académiciennes seront aussi vieilles que le grave menuet de la cour de Louis XIV.

LE CONSTITUTIONNEL, 5 août 1829, p. 3.

Journal Title:	LE CONSTITUTIONNEL
Journal Subtitle:	JOURNAL DU COMMERCE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
Day of Week:	Wednesday
Calendar Date:	5 AOUT 1829
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°217
Year:	1829
Series:	None
Pagination:	3
Issue:	Mercredi 5 Août 1829
Title of Article:	SPECTACLES. ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.
Subtitle of Article:	<i>Guillaume Tell</i> , opéra en quatre actes; paroles de MM. Jouy et Hippolyte Bis, musique de M. Rossini, ballets de M. Aumer, décorations de M. Cicéri.
Signature:	None
Pseudonym:	None
Author:	None
Layout:	Internal text
Cross-reference:	None